



ENQUÊTE

Un tsar à Paris

Le Brexit, l'élection de Trump, le plébiscite de Fillon ? Autant de nouvelles qui ont réjoui Alexandre Orlov. Et renforcé le « soft power » poutinien déployé par l'ambassadeur de Russie auprès des élites françaises

ARIANE CHEMIN

Le soir du premier tour des primaires de la droite, le 20 novembre, Alexandre Orlov a reçu un texto de son fils, Nicolay, directeur des ventes pour le marché russe de l'opérateur satellitaire Eutelsat. L'ambassadeur de Russie en France a commencé à humer le parfum de la victoire. François Fillon cavalait largement en tête ! Moins de deux semaines plus tôt, ses trois autres enfants avaient réservé une autre surprise pour leur père. Dans le merveilleux hôtel d'Estrées – posé au 79, rue de Grenelle, dans le 7^e arrondissement de Paris –, qu'on appelle « la résidence », l'ambassadeur et sa seconde épouse s'étaient couchés de bonne heure. Au matin du 9 novembre, les cris des petits derniers le réveillent : « Papa ! c'est Trump qui a gagné ! » Le diplomate de 68 ans, large et vigoureuse poignée de main, bel accent slave ourlé et traînant, plisse doucement ses yeux bleus : « C'était tellement beau que je n'sais y croire. »

A observer son délicieux sourire, on oublierait presque l'hystérie antioccidentale qui agite Moscou tous les jours. Alexandre Orlov est là pour arrondir les angles. « Le peuple s'est exprimé et a dit sa désillusion des élites. La perspective d'un conflit mondial s'éloigne, beaucoup de Russes en sont soulagés. » C'est bref comme un télégramme diplomatique. Est-ce pour ménager son ami Fillon, soudain pris à partie sur ses amitiés russes, qu'Alexandre Orlov ne reprend pas les vivats enthousiastes de

la presse russe pour cet homme qui dénonce les sanctions prises par l'Europe contre le Kremlin ? « A vrai dire, Alain Juppé, Nicolas Sarkozy, tous connaissent la Russie. Macron aussi comprend vite, c'est un pragmatique. Ce que nous redoutons, c'est de perdre du temps, comme avec François Hollande, qui ne savait rien. » Cette fois, on sort du devoir de réserve.

Alexandre Orlov – prononcer « Orrrlov » – l'avoue avec une belle franchise : « Pas davantage que celle du Brexit », pas davantage non plus que les élites françaises, il n'avait « prévu » la victoire de l'ancien premier ministre ou celle de Donald Trump. A-t-il trop épousé les méandres intellectuels des décideurs français qu'il fréquente depuis 2008 ? Ou endosse-t-il l'uniforme de l'ambassadeur qui se doit de se fondre dans le pays qui l'accueille ? « C'est un homme qui connaît parfaitement les codes et ne fait pas de gaffes », note Hélène Carrère d'Encausse, l'auteur de *L'Empire éclaté* (Flammarion), ce best-seller qui, en 1979, démontrait que la question nationale demeurerait une obsession de la Russie communiste. Invitée un jour à l'ambassade, boulevard Lannes, dans le 16^e arrondissement de Paris, l'académicienne descendante de Russes blancs avait glissé : « Dans ma famille, on ne va pas chez les bolcheviques. » Depuis, Son Excellence n'invite jamais la secrétaire perpétuelle de l'Académie française ailleurs que chez lui, « faubourg Saint-Germain », comme il dit.

RUSSIE ÉTERNELLE

Monsieur l'ambassadeur a deux datchas à Paris. D'abord, le « bunker » du 16^e arrondisse-



ment, comme on appelle l'ambassade russe, une sorte de temple aztèque où, en haut d'un escalier, on tombe nez à nez sur une statue de Lénine. On imagine ses petits salons aussi soigneusement sonorisés que dans un roman de John le Carré. Rien de tout ça dans la duveteuse résidence de la rue de Grenelle : tout juste si dans un cadre on remarque une photo de Georges Marchais avec Leonid Brejnev, stalactite d'une rencontre datant de 1977. « *Nous sommes ici dans un monument historique* », appuie l'ambassadeur, qui préfère souligner sa proximité avec l'hôtel Matignon, dont on aperçoit les jardins, plutôt qu'avec l'Institut de la démocratie et de la coopération, ce think tank russe de relations internationales chargé, entre autres, de développer les liens avec l'extrême droite française.

Chez Alexandre Orlov, c'est à la Russie éternelle qu'on lève un toast, celle de Poutine comme celle de l'alliance franco-russe, des Russes d'aujourd'hui et de ceux d'hier. L'ambassadeur bichonne les Russes blancs, a rencontré les Romanov et saura les ménager lors des célébrations de l'année 1917, l'an prochain. « *Quand j'avais rencontré Poutine en 2009, raconte Frédéric Mitterrand, je lui avais dit : « Tout le monde vous décrit comme le nouveau Staline, mais c'est plutôt Nicolas I^{er} »* », ce tsar autocrate et conservateur, qui régna de 1825 à 1855. « *Vous êtes le premier à me dire ça* », avait répondu Poutine au ministre de la culture de François Fillon. Témoin de la scène, Alexandre Orlov avait « *émis des grognements appréciateurs* », se souvient Frédéric Mitterrand.

Sous les tapisseries et les toiles flamandes de l'hôtel d'Estrées, vitrine de sa diplomatie, Son Excellence accueille des hôtes les plus divers autour de buffets réputés généreux : pirojki, viandes en gelée et poissons fumés, salades de crabe et saumons entiers, sans oublier la vodka... Quand il ne fait pas déguster, comme en décembre 2015, quelques mois après l'annexion de la péninsule, de liquoreux vins de Crimée, interdits d'importation en France depuis l'embargo européen de 2014. « *Figurez-vous que, depuis, mon conseiller agricole s'est vu interdit de séjour en Ukraine!* », s'amuse Orlov, et son large sourire éclaire tout à coup un peu différemment son visage. « *Evidemment, c'est un personnage romanesque*, dit Frédéric Mitterrand. *Du Russe, il a le patriotisme intrinsèque et le goût du secret à quadruple fond.* »

Fronçant légèrement le sourcil, mon-

sieur l'ambassadeur fait mine d'ignorer jusqu'au nom d'Alexandre Djouhri, cet intermédiaire d'armement proche de la Chiraquie puis du pouvoir sarkozyste. Difficile à croire, quand le fils de l'homme d'affaires, Germain Djouhri, a épousé la fille de Sergueï Nosov, maire d'une grosse ville de l'Oural et proche de Sergueï Tchemezov, le patron du complexe militaro-industriel Rostec. Ou quand le patron de la DGSI, Patrick Calvar, a reconnu avoir fourni à la demande de son prédécesseur Bernard Squarcini (protecteur du même Djouhri) deux autorisations de séjour en France pour des femmes russes. Orlov est un bavard, mais ces petites intrigues ne sont pas de son niveau.

Dans le salon rouge, à l'occasion d'un concert, d'une soirée souvenir Edith Piaf ou d'une fête nationale russe, des vedettes du showbiz un brin compassées voisinent avec des capitaines d'industrie comme Serge Dassault, Martin Bouygues – ou naguère l'ancien patron de Total Christophe de Margerie, dont Orlov était très proche –, mais aussi d'anciens ministres ou chefs d'Etat comme Valéry Giscard d'Estaing. Les députés n'ont que « *quelques mètres à marcher pour venir* », se félicite Thierry Mariani, le coprésident du Dialogue franco-russe, un club de lobbying aligné sur les positions du Kremlin.

Parmi eux, désormais, une belle représentation FN : l'élu du Gard Gilbert Collard et Jean-Richard Sulzer, conseiller économique de Marine Le Pen, elle-même invitée le 12 juin, Marion Maréchal Le Pen ou Jean-Yves Le Gallou, idéologue de l'extrême droite identitaire. « *Lorsque le parti des Le Pen a emprunté 9 millions d'euros à une banque russe, en 2014, monsieur l'ambassadeur ne se mêlait pas des négociations mais nous montrait qu'il était au courant* », raconte un des protagonistes. Même s'il déteste l'expression venue des Etats-Unis, Alexandre Orlov pratique un *soft power* de réseaux, d'antichambres et de salons.

« *Il n'y a pas une niche qu'il n'explore* », confirme le russophile Jean de Boishue, conseiller de François Fillon. Il est partout, de Normale-Sup à l'Essec, à l'Académie du gaullisme, invité d'une « tenue blanche fermée » devant le Grand Orient de France, convié au petit déjeuner de députés de la commission des affaires étrangères, dans le bureau du président de l'Assemblée, Claude Bartolone, le 21 novembre. Et aussi devant des clubs de patrons et de décideurs, prisé par la très libérale Sophie de Men-



thon comme par le philosophe Dominique Lecourt, compagnon de route de Jean-Pierre Chevènement. A l'Institut Diderot, il explique que « les sanctions contre l'Union européenne peuvent coûter 0,5 % de son PIB et 165 000 emplois à la France », dénonce ces « médias français » qui, « tous les jours, déversent de nouvelles saletés et des campagnes de haine sur la Russie, ce que la loi française réprime ».

« L'ambassadeur russe a toujours été important à Paris », confiait le 20 octobre François Fillon à Valeurs actuelles. Orlov, poursuivait-il, « apporte une véritable plus-value, car il est là depuis très longtemps et connaît très bien les réseaux parisiens ». Il laboure leur sociabilité depuis huit ans – en réalité, depuis bien plus longtemps encore. Alexandre Orlov avait 4 mois quand, à l'été 1948, son père s'installe boulevard Suchet comme délégué soviétique de la Fédération mondiale de la jeunesse démocratique, la remplaçante de l'Internationale communiste des jeunes. On voyait, paraît-il, passer la famille dans de grosses Volga aux vitres fumées. « Pour moi, on n'envoyait pas à Paris après la Libération représenter les Komsomol quelqu'un qui n'était pas membre du KGB », croit savoir Alexandre Adler, bon connaisseur de la Russie. Soupir poli d'Orlov : « Tous les Soviétiques n'en sont pas membres ! »

« JE SUIS UN VRAI CHRÉTIEN »

Le petit garçon retrouve la Russie à 3 ans, y fait ses études et intègre le fameux Institut des relations internationales de Moscou : « Ce système, avec tous ses défauts, savait former les gens », insiste Hélène Carrère d'Encausse. Il revient à Paris dès ses 23 ans, en 1971. Des journalistes se souviennent de ce jeune garçon serviable qui organisait des projections de films soviétiques à l'ambassade. « J'ai vu les manifs devant l'ambassade des Etats-Unis pendant la guerre du Vietnam, raconte le diplomate. J'ai dit à Eric Zemmour, que j'ai reçu ici, que moi aussi j'observe la France depuis quarante ans ! » Il retrouve à nouveau Paris entre 1986 et 1991, y revient comme « numéro deux » de l'ambassade entre 1993 et 1998, avant un détour par

Strasbourg, où il représente la Russie au Conseil de l'Europe. « Ce cursus typique doublé de sa connaissance parfaite du pays en fait l'un des meilleurs ambassadeurs de la capitale », estime Hubert Védrine, qui le tutoie.

Affaire des navires Mistral, annexion de la Crimée et conflit dans l'est de l'Ukraine... Les dernières années n'ont pas été une sinécure. Orlov est même venu à bout du rocambolesque feuilletton de la cathédrale orthodoxe édifiée quai Branly. Une priorité pour Moscou qui, dans sa guerre d'influence en Occident, entend marquer au cœur de l'Europe le retour de la Russie chrétienne. Le diplomate se réjouissait de voir Vladimir Poutine inaugurer son grand œuvre avant que le président russe ne renonce, averti par la presse des réticences de François Hollande. Une nouvelle fois, l'ambassadeur avait dû venir exercer sa diplomatie sur Europe 1, chez son ami Jean-Pierre Elkabach, qui, grâce à lui, avait décroché en 2014 une interview de Poutine. Monsieur l'ambassadeur assistait d'ailleurs à la remise de la Légion d'honneur au journaliste et à Ramzi Khiroun à l'Élysée, le 19 novembre 2015. « Même pendant la guerre froide, on se respectait, commente le diplomate sans perdre son flegme. Il ne faut pas humilier l'adversaire. François Mitterrand et de Gaulle le savaient. »

Fin de l'imbroglio ? Le 4 décembre, l'ambassadeur assistera à la consécration de la cathédrale du quai Branly par le patriarche de toutes les Russies. Un sacré moment : peu après ses 50 ans, avant même que ces célébrations chrétiennes ne tombent dans l'air du temps poutinien, le diplomate s'était fait baptiser dans une église orthodoxe proche de Moscou. « Comme tous mes confrères, j'étais membre du Parti communiste, et donc non baptisé. Mais je suis un vrai chrétien, même si je n'ai pas le temps de pratiquer. » Ses enfants ont fréquenté l'école catholique parisienne Sainte-Clotilde, comme ceux de François Fillon. Quand il faudra quitter son poste, cet as de l'influence ne nie pas qu'il pourrait prendre la tête du centre culturel et spirituel qu'il a lui-même imaginé, au pied de la cathédrale, sous les cinq bulbes dorés. ■

« MÊME PENDANT
LA GUERRE FROIDE,
ON SE RESPECTAIT.
IL NE FAUT PAS
HUMILIER
L'ADVERSAIRE.
MITTERRAND
ET DE GAULLE
LE SAVAIENT »

ALEXANDRE ORLOV
ambassadeur de Russie
en France



Alexandre Orlov, l'ambassadeur de Russie en France, le 21 novembre. JÉRÔME SESSINI/MAGNUM POUR «LE MONDE»